

Un personnage à clef de la nouvelle “Lorenzaccio ou le retour du proscrit” (*L’Europe galante*)

Guy
Dugas

Université Paul Valéry – Montpellier III

Les récits de *L’Europe galante*, sous-titrés *Chroniques du XXème siècle*, constituent autant de scènes et de portraits croqués au fil de voyages-éclaircs à travers le vieux continent. Parmi ceux-ci, celui d’un personnage que Paul Morand présente sous les traits de Lorenzaccio dans la nouvelle intitulée “Lorenzaccio ou le retour du proscrit” n’est pas le moins attachant ni le moins suggestif. Plusieurs indices, que nous allons nous efforcer de mettre en évidence, laissent à penser qu’il s’agit là d’un texte à clef.

Résumons la nouvelle: sous les traits d’un proscrit rentrant au pays après quarante-deux ans d’exil, Paul Morand présente un vieil homme d’Etat portugais appelé Tarquinio Gonçalvès, que «seul un hasard avait fait chef de gouvernement, sous la Régence». Marquées d’autorité dans un pays où règnent le désordre et la concussion, ses années aux affaires le font haïr de tous, exiler par la Régence à Sao Thomé puis oublier en Angleterre lorsque les républicains arrivent au pouvoir:

Tarquinio Gonçalvès, qui a oublié ce Gambetta portugais? Il a manqué sa vie, c’est entendu. Anti-dynastique sous la monarchie et puni comme tel, il perdit, trop tiède démocrate, ses meilleurs amis lorsque les républicains vinrent au pouvoir.

(NC I 375)

Un jour enfin, un des ses condisciples du lycée, choisi comme Président du Conseil, l’invite à rentrer au pays – ce que le vieux proscrit fait aussitôt.

Dans un contexte politique infiniment troublé, Tarquinio, qui, après tant d'années d'éloignement n'éprouve d'autre ambition que de cultiver ses roses, «en jaquette, pantalon à damiers et guêtres britanniques» (NC I 381), passe vite pour l'homme du salut aux yeux de «tout ce qui, au Portugal, aimait l'ordre» (NC I 382).

Mais le Comité exécutif au pouvoir en prend ombrage et charge un matelot de l'assassiner. La pointe de la nouvelle est édifiante: à la suite d'une scène invraisemblable de sexualité proscrite, le vieil homme d'Etat subitement pris d'«un besoin tyrannique» (NC I 385) fait du «jeune criminel ingénu aux bras blancs» (NC I 384-85) sa victime sexuelle... avant de renvoyer sur ces mots:

Retournez à Lisbonne. Dites-leur que l'assassinat de Tarquinio Gonçalvès ne se traite pas à l'entreprise. (NC I 385)

* * *

Dans son édition de *L'Europe galante*, Michel Collomb juge «vain de chercher parmi les hommes politiques de l'époque un modèle à Tarquinio Gonçalvès. [...] Elaboré vraisemblablement à partir de plusieurs modèles, le personnage de Gonçalvès doit également beaucoup à l'humour et à la fantaisie de l'auteur.» (NC I 988).

Certes ... Me permettra-t-on néanmoins – fort de divers documents trouvés dans le legs Guibert récemment adjoint au “Fonds Roblès-Patrimoine méditerranéen” de l'université Montpellier III – de tenter un parallèle avec un personnage historique – le Président portugais Manuel Teixeira Gomès – qui, s'il ne laissa pas de grandes traces dans l'Histoire de l'Europe du premier quart de siècle, y demeure comme une figure attachante et pittoresque de la vie mondaine et intellectuelle?

Manuel Teixeira Gomez naquit en 1860 dans une famille de négociants aisés de Portimao, «aimable port du sud du Portugal, face au Maroc où plusieurs de ses ancêtres avaient dû guerroyer» (Guibert, «Lettre du Portugal» s.p.). Son père avait été élevé en France et son grand père maternel avait été officier de Napoléon Ier; blessé à la bataille de Wagram, il avait participé à l'abominable retraite de Russie.

Après avoir mis fin aux études médicales vers lesquelles sa famille l'avait poussé, le jeune Manuel s'en fut mener à Porto une vie de bohème correspondant mieux à ses goûts non-conformistes. Il lit beaucoup, avec une certaine prédilection pour les auteurs de l'Antiquité grecque, rencontre artistes et écrivains, et commence à écrire, sans hâte, comme sans ambition...

Mais sa famille le rappelle aux nécessités de l'existence – et c'est tout naturellement qu'il prend la succession de son père dans le commerce des figes sèches. La commercialisation du produit lui permet de beaucoup voyager dans la péninsule ibérique et au-delà, dans le nord de la France, en Belgique et en Hollande, parcourant l'Europe économique, mais surtout, d'une Cour à l'autre, d'un lieu de plaisir à un autre, à la manière de «Barnabooth amoureux des formes les plus subtiles de la beauté du monde», (Guibert, «Des carrosses officiels» 419) cette Europe galante qu'évoque Morand dans ses nouvelles:

Tous les musées de l'Europe lui furent bientôt familiers: il y avait ses points de repère, la grâce d'un visage, le galbe d'un corps.[...] Il nourrissait pour la Méditerranée un culte à peu près exclusif; à l'âge de 26 ans, il passa quatre mois en Toscane où il devait faire par la suite de fréquents séjours; à Syracuse, au Levant, en Asie Mineure, et avec une ferveur jamais lassée, son dilettantisme trouver mille occasions de se manifester. (Guibert, «Des carrosses officiels» 419)

C'est ainsi que cet esthète fringant et sportif, cet aristocrate non conformiste aux idées progressistes et républicaines, se forge une réputation qu'utiliseront plus tard ses détracteurs et opposants politiques – celle d'un dilettante délicat, admirateur de l'Antiquité grecque et latine, amoureux des Beaux-Arts, mais tout autant des beaux corps, bisexuel et débauché:

Il eut à foison «des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amour», et sa discrétion ne doit pas nous faire oublier qu'il eut aussi des souvenirs d'amour qui s'encadraient assez bien dans ceux des villes.» («Des carrosses officiels» 419)

Même ses écrits, que pour la plupart il ne publiera pourtant que beaucoup plus tard, «lui seront un jour imputés à crime par les envieux que suscitera son élévation» («Des carrosses officiels ...» 420):

Ainsi le chapitre d'ouverture d'*Agosto Azul*, où il peint avec toute la sensualité de son tempérament latin les matelots de l'escadre britannique en visite dans les eaux

de l'Algarve, qui se répandent dans un état de nudité adamique parmi les vignes littorales et les mettent au pillage. De même, le titre d'un ouvrage cependant fort anodin: *Lettres sans morale aucune.*»¹ («Des Carrosses officiels» 420)

Manuel Teixeira Gomès a déjà cinquante ans – et pas la moindre expérience politique – lorsque éclate dans son pays la révolution du 5 octobre 1910, abolissant la monarchie des Bragance. Malgré son peu d'enthousiasme, il est choisi comme premier ambassadeur de la République naissante auprès de l'Empire britannique, le plus ancien allié du Royaume du Portugal, où les anciens souverains détrônés avaient choisi de s'exiler. La tâche est délicate, mais le nouveau diplomate, parfaitement étranger aux intrigues et aux finesses des chancelleries, parvient à s'en acquitter avec sagesse et subtilité:

En sa faveur militaient les éléments les plus propres à mollir des cœurs anglais: une impeccable garde-robe, de l'aisance, une culture sans montre, le goût du voyage, et un intérêt réel pour les sports. Petit à petit, le gel des premiers jours fondit devant ce parfait *gentleman*, à qui le Roi accorda une amitié dont il n'était pas prodigue. («Des carrosses officiels» 421)

Durant les treize années de son mandat diplomatique, Teixeira Gomès se donne à ses fonctions avec tant de ferveur qu'il en oublie l'écriture. C'est pourtant le moment que choisissent les monarchistes exilés pour faire traduire les passages les plus compromettants de ses ouvrages publiés pour les faire porter jusque dans les cercles les plus fermés.

Lorsque éclate la première guerre mondiale, c'est en grande partie à l'instigation de Manuel Teixeira Gomès que le gouvernement portugais affirme son parti-pris de non-belligérance, tout en rappelant les devoirs que lui impose son alliance avec la Grande Bretagne. A Lisbonne cependant, l'opposition nationaliste ne cesse d'intriguer tout à la fois contre le régime républicain et, plus personnellement et plus sournoisement, contre lui-même:

Elle reproche au diplomate le luxe de ses réceptions au Carlton, cette magnificence à laquelle elle ne peut se hausser. Sidonio Païs, dictateur éphémère qu'une des révolutions de l'époque vient d'installer au pouvoir, convoque Teixeira-Gomès et lui reproche à brûle-pourpoint d'avoir méconnu les devoirs de sa charge. Sur un ton autoritaire, il exige sa démission lui retire son passeport diplomatique et le fait garder à vue dans sa chambre d'hôtel. («Des carrosses officiels» 422)

Mais la révolution suivante lui donne réparation, en le nommant Ministre plénipotentiaire à Madrid. Un peu plus tard, il prend la tête de la délégation portugaise à la Conférence de la Paix, avant de retrouver ses anciennes fonctions auprès de la Cour britannique.

Le 6 août 1923, alors qu'il prend quelques jours de vacances au château de Balmoral en Ecosse auprès du Roi Georges V, Teixeira-Gomês apprend qu'il est élu Président de la République du Portugal, en dépit de l'obstruction forcenée des nationalistes. Après un brillant banquet d'adieu, le nouveau Président quitte l'île qui, pendant plus de douze ans, lui avait été si hospitalière, et qu'il ne devait plus jamais revoir.

A son arrivée au pays, après l'ivresse des premiers jours, il mesure vite les difficultés qui l'attendent: farouches luttes partisans, déficit vertigineux, gâchis des ressources nationales. Sa simplicité de vie, cependant est proverbiale: accessible à tous, on le voit, «trahi par ses gants clairs, ses guêtres de piqué et son éternelle orchidée» («Des Carrosses officiels» 423), descendre à pied le Chiado ou prendre le tramway pour aller lécher les vitrines des bijoutiers ou des antiquaires. Ne pas croire qu'il en est plus populaire pour cela: contre lui, la calomnie fait rage, le faisant tour à tour et contradictoirement passer pour un démagogue et un autocrate, un moralisateur et un dépravé... C'est pire encore au plan politique: les partis refusant systématiquement les alliances proposées, son ami Alfonso Costa, qu'il a fait revenir de France où il s'était volontairement exilé, n'a eu d'autre solution que de constituer un cabinet nationaliste, c'est-à-dire de s'appuyer sur les ennemis politiques les plus déterminés du Président, pire sur ses plus farouches détracteurs personnels! Dès lors:

Emeutes et soulèvements se succèdent: il semble que les fusils partent tout seuls, et dans les quartiers hauts, les façades des maisons se constellent de mitraille.

(«Des Carrosses officiels» 423)

Une nuit de décembre 1923, c'est sur un contre-torpilleur ancré sur le Tage qu'éclate la sédition. La légende raconte que le Président, réveillé au milieu de la nuit, se rend seul à la caserne des insurgés, avant de mettre au pas son cabinet qui le somme de dissoudre le Parlement. Pour le poète – président dégoûté des intrigues et des attaques, la situation devient intenable:

Vint le jour où malgré sa tendance au pardon et à la pitié, il toucha le fond du dégoût. [...] Il choisit de quitter cette vie publique à laquelle il devait d'avoir

connu, à côté d'authentiques triomphes, d'amères révélations sur la bassesse. Le 11 décembre 1925, le Président du Conseil lut devant le Congrès la lettre par laquelle il donnait sa démission "pour raisons de santé".

(«Des Carrosses officiels» 424)

La suite de ce document, quoique très intéressante, concerne moins notre propos, qu'il s'agisse de l'avenir du Portugal désormais mûr pour le régime autoritaire que n'allait pas tarder d'y instaurer Salazar, ou l'existence nomade que mènera dès lors le vieil homme, qui après de multiples pérégrinations en France, Italie, Tunisie et Algérie s'éteindra à Bougie, dans une modeste chambre d'hôtel, le 18 octobre 1941, sans jamais avoir revu le pays natal.

* * *

Quel rapport, me direz-vous, entre Teixeira-Gomès et le Tarquinio Gonçalves de la nouvelle "Lorenzaccio ou le retour du proscrit"?

Selon-nous, celle-ci a été écrite au printemps ou dans l'été 1924, après un court séjour de l'écrivain à Lisbonne, au moment même où Manuel Teixeira-Gomès, que Morand avait vraisemblablement déjà rencontré ailleurs en Europe, y était au pouvoir. La nouvelle ne paraîtra qu'une seule fois, sans prépublication en revue, dans *L'Europe galante* en avril 1925 – Teixeira-Gomès étant encore au pouvoir au Portugal – avant d'être reprise en 1965 – Teixeira Gomès étant décédé – dans *Nouvelles des yeux*.

Mentionnons d'abord, pour l'anecdote, la similitude des initiales. Mais bien d'autres détails dans le texte de Morand signalent une parenté: la double existence de ce personnage, à la fois poète dans l'âme et politicien malgré lui, son amour pour l'Antiquité gréco-latine, son «dandysme de cyprès» (*NC I* 385) et son extravagante tenue vestimentaire. D'autres allusions encore relèvent de la légende autour du personnage ou des racontars courant à travers les chancelleries européennes sur les pseudo-dépravations du diplomate portugais et son penchant supposé pour la pédérasie. Il est certain que Paul Morand se montrait, tout particulièrement dans *L'Europe galante*, à l'affût de ce genre de choses; c'est sans doute ce qui fit caractériser de «souvent coprophagique» l'inspiration de ces nouvelles².

Il est juste de dire qu'en contrepartie des libertés sont prises aussi vis-à-vis de l'existence de Teixeira-Gomès qui jamais ne vécut exilé à Sao Thomè et dont le séjour à la Cour de Londres (auquel Morand emprunte par ailleurs des détails fort significatifs) releva d'une fonction diplomatique consentie et appréciée, non d'un éloignement subi.

Autre élément intéressant de comparaison, historique cette fois: lorsque Morand décrit «ces navires de guerre qui dorment maintenant sur le Tage obscurci, comme des caïmans» (“Lorenzaccio, ou le retour du proscrit”, *NC I* 376), «pleins d'officiers séditieux, de marins aigris, de mécaniciens pervers» (376), et «ce malheureux pays, tordus par les révolutions comme par des coliques, [qui] reprendra son calvaire d'invasions, de tremblements de terre et d'assassinats politiques» (376), c'est, nous a-t-il semblé, plus probablement à la rébellion de décembre 1923, dans l'hiver qui a immédiatement précédé la venue de Morand, qu'à celles de «mai 1915 contre la dictature du général Pimenta de Castro et lors des “Nuits sanglantes” d'octobre 1921» (Collomb, *NC I* 990) qu'il est fait référence.

L'analyse comparée du personnage et de sa source probable conduit par ailleurs à l'élucidation d'un mode de fonctionnement structurel des nouvelles morandiennes, par renversement systématique et/ou anticipation imaginée. Ici retour du proscrit, alors qu'il s'agit soit d'une vision subvertie du retour du Président en 1923, soit d'une pure anticipation d'un possible retour longtemps après sa démission – retour qui, cela a déjà été souligné ici, n'aura jamais lieu. Par ailleurs, l'auteur ne paraît se préoccuper ni de vraisemblance historique, ni même d'une stricte référentialité spatio-temporelle. Il est en effet d'autant plus important que puisse être écartée toute ressemblance avec telle personnalité que celle-ci est encore au pouvoir. En tant que personnel diplomatique encore en place, Paul Morand, ne l'oublions pas, demeure soumis au devoir de réserve et à autorisation avant publication.

Mais si Morand a, pour ces raisons, soigneusement laissé planer l'incertitude sur la personne qu'il dissimulait sous ce personnage à clef³, il semblerait que les Portugais l'aient très vite reconnue et en aient conçu envers l'auteur de *L'Europe galante* une certaine rancœur, puisque Armand Guibert souligne dans l'article du *Mercur de France* dont je me suis abondamment servi pour cette étude qu'en 1943, Paul Morand obtint de Vichy le poste de ministre de France à Lisbonne, mais que l'agrément «lui fut naturellement refusé: les peuples oublient moins vite qu'on ne croit.» (423).

Enfin, cette modeste contribution pourrait nous permettre d'éclairer le titre donné par Morand à sa nouvelle. Dans son introduction à l'édition de *L'Europe galante* dans la collection de La Pléiade, Michel Collomb considère comme «assez obscure» (989) l'allusion au drame de Musset, *Lorenzaccio*, nom qu'il a tendance à rapporter plutôt au «personnage du marin débauché et meurtrier» (989) qu'à Tarquinio lui-même. Pourtant, si l'on considère tout à la fois Teixeira Gomès comme une clef de ce personnage et comme celui à qui renvoie le titre, alors on peut mesurer la justesse de l'allusion: comme le Florentin Lorenzo, le Portugais Teixeira Gomès fut passionné par l'idée républicaine qu'il s'est attaché à restaurer malgré la bassesse environnante et les dénigrement. Tout comme lui, il fut sans illusion face à l'anarchie organisée: chaque adversaire éliminé en cache dix autres, prêts à vous assassiner. Comme Lorenzo, blessé par la vilénie humaine, Tarquinio/Teixeira en arrive à douter de l'humanité entière. Pourtant, si le Florentin échappe au désespoir en se précipitant vers le poignard des Médicis, le Portugais – autre inversion de situation chère à Paul Morand – refuse de finir en victime, et c'est lui qui, dans la dérision d'un acte proscrit [sic: n'est-ce pas finalement là qu'il conviendrait de voir ce «retour du proscrit»?] par la morale, persécute le marin venu l'assassiner, en lui infligeant ... le vice marin (!), avant de s'en retourner non sans panache vers ses fleurs (moins une: la rose qu'il offre à son bourreau, devenu sa victime⁴), ses lectures et son dilettantisme inné.



- 1 *Agosto Azul* a paru en 1929 et les *Lettres sans morale aucune* en 1937. L'œuvre la plus connue de Teixeira Gomès est un drame, *Sabina Freire*, publié en 1905.
- 2 La formule est d'Henri Meschonnic.
- 3 Michel Collomb fait état d'un entretien de Paul Morand avec Stéphane Sarkany, écartant totalement la piste que nous proposons ici: «J'ai fait Lorenzaccio avec un ami à moi, un jeune Portugais qui était le chef des pédérastes de Lisbonne. J'ai été amusé de le transformer en dictateur deux ans avant l'apparition de Salazar, alors que le Portugal était très loin de la Dictature!» (Collomb, *NC I* 988) Si loin que cela...?
- 4 La nouvelle s'achevant ainsi: «[...] Hep! vous oubliez cela...»
Il tendit au marin deux chargeurs d'acier, aux balles intactes, et y ajouta une rose.»



Opere citate, Œuvres citées,
Works Cited, Zitierte Literatur



- Guibert, Armand. "Teixeira Gomès et la Tunisie". *La Tunisie Française littéraire*, (Tunis, 27 juin 1942).
- "Lettre du Portugal. L'Exilé de Bougie". *Les Dernières Nouvelles*. (Alger, 15 août 1942).
- "Des carrosses officiels au chameau des caravanes: Antonio [sic: pour Manuel] Teixeira Gomès". *Mercure de France* 1015. (1^{er} mars 1948). 417-429.
- Morand, Paul. *Nouvelles complètes*, t. I, II, édition présentée, établie et annotée par Michel Collomb. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992 (sera noté *NC I* ou *NC II*).